« pourquoi eux et pas nous ? ». Aussi, Reeder dut-il formellement insister afin que de semblables « accidents » fussent évités à l'avenir (%). La position délicate du Brüsseler Zeitung ressort également de la réaction d'Oscar Plisnier, Secrétaire général du Ministère des Finances, à un article du rédacteur économique Wilhelm Jungermann en date du 23 août 1940. Celui-ci y avait plaidé la réorganisation de l'économie belge selon le modèle allemand et Plisnier estima nécessaire de démontrer le contraire dans une longue rectification (%). Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, entre 1940 et 1944, le Brüsseler Zeitung ait toujours et totalement soutenu la politique de la Militärverwaltung.

On ignore si l'administration militaire dut exercer la contrainte pour faire marcher le journal ou pas. Il se peut qu'on se soit rangé à une forme de « collaboration », sur une base plutôt volontaire. Car si les rédacteurs du Brüsseler Zeitung s'avérèrent être des nationaux-socialistes convaincus mais contraires à l'extrémisme, qui approchaient les événements avec une certaine objectivité, cela était tout aussi vrai pour Reeder, la figure-clé de la Militärverwaltung. Ils professaient chacun une approche plus pragmatique et avaient donc les mêmes adversaires dans le kalkulierte Chaos d'Hitler.

## 5. LA REDACTION

Les rédacteurs du Brüsseler Zeitung avaient tous leur caractère, leur style et leurs idées propres, qui leur permettaient d'assurer une certaine variation à l'intérieur des limites dirigistes qui leur étaient imposées. Malheureusement, les données concernant ceux qui rédigèrent le Brüsseler Zeitung sont tellement rares que nous devons nous limiter quasi exclusivement aux visions et plus encore aux tonalités que reflètent leurs articles.

Comme nous l'avons déjà signalé, c'est par une espèce de Marschbefehl que les rédacteurs furent contraints de quitter leur ancien journal pour se rendre à Bruxelles. Tant leur ancien employeur que leur famille reçurent une rétribution pour la durée de leur absence (92). Eux-mêmes reçurent un bon salaire et le remboursement de leurs frais de logement (93). Il y avait bien des problèmes avec les congés, car les rédacteurs se plaignaient de ne pouvoir aller assez souvent en Allemagne, faute de facilités de transport (94). D'aucuns souffraient d'ailleurs du mal du pays (95). Mais l'atmosphère, excellente

<sup>(90)</sup> TB Reeder 7, 4 août 1940 (T-501, 102, 779).

<sup>(91)</sup> Archives Générales du Royaume, Papiers O. Plisnier, 235 : Dossier relatif à la BZ.

<sup>(92)</sup> Farde BZ 1/71, AG.

<sup>(93)</sup> Papiers J. Frank.

<sup>(94)</sup> BZ, 32 juin.

<sup>(95)</sup> Dans le numéro humoristique de fin juin 1941 il est fait à plusieurs reprises allusion au Dr. Heinrich Tötter, qui ne cessait de parler de sa fille Gretel. BZ, 32 juin.

d'ailleurs, semble plutôt avoir été celle de flibustiers (%). La façon dont ils s'étaient connus d'un jour à l'autre pour aller travailler ensemble à l'étranger, le caractère souvent provisoire de leur logement — certains vécurent constamment à l'hôtel — et certainement le dur labeur du début devaient forcément aussi rapprocher les rédacteurs sur le plan humain. Ils passaient d'ailleurs une partie de leurs loisirs en groupe, par exemple dans un bowling-club. En comparaison avec la situation de la population belge, ils étaient bien pourvus en vivres et boissons (%). Au vu de tout cela, on ne s'étonnera pas que cette rédaction, composée essentiellement d'hommes entre trente et quarante ans, publiât un journal qui au cours de sa première année frappa non seulement par sa qualité, mais aussi par un certain enthousiasme. Par après, ces deux caractéristiques déclinèrent sensiblement, ce qui indique que les conditions de travail empirèrent probablement au cours des dernières années de la guerre.

Au cours de ses cinq années d'existence, le Brüsseler Zeitung connut trois rédacteurs en chef. Après que Rudolf Sparing eut résigné cette fonction à la mi-octobre de 1940, August Haase lui succéda. Avant la guerre, il avait été correspondant en Belgique de plusieurs journaux allemands et fut probablement nommé à cause de cela. En fait, c'est en outsider qu'il reprit la tâche de Sparing, car le 10 mai 1940 il avait été déporté en France par les autorités belges. Il ne rentra qu'en octobre et un de ses premiers textes dans le Brüsseler Zeitung fut un reportage en plusieurs livraisons de ses tribulations au cours des mois précédents. Comme rédacteur en chef, il écrivit surtout des articles sur la situation dans le territoire occupé, principalement concernant la Volkstumfrage. Le raisonnement logique ne semble pas avoir été son fort, car la plupart de ses textes se distinguaient par un amoncellement confus de conceptions assez radicales, basées il est vrai sur une vaste connaissance d'ouvrages idéologiques. Le 1er septembre 1941 on pouvait lire dans le Brüsseler Zeitung que Haase était « en voyage ». Plus tard, en juin 1944, il envoya encore un article au journal comme Kriegsberichter d'une Propaganda-Kompanie en Normandie, ce qui laisse supposer qu'il a dû abandonner sa fonction pour être appelé sous les armes (98).

En octobre 1941, le directeur Theo Hansen nomma le Dr Heinrich Tötter comme nouveau rédacteur en chef. Tötter était au Brüsseler Zeitung depuis le début. Il était responsable de la partie politique du journal et devint rédacteur en chef suppléant le 1er juillet 1941. Au moment de sa nomination il avait 31 ans. Il avait étudié le journalisme à Berlin et travaillé à Cologne et dans la Sarre, probablement comme journaliste. A l'opposé de Haase, il traitait surtout de la situation politique internationale et de temps en temps seulement de la Belgique. Il était aussi plus modéré que son prédécesseur et au fond le plus réaliste de tous les rédacteurs. Ses articles

<sup>(96)</sup> Papiers J. Frank.

<sup>(97)</sup> Cette information provient du BZ, 32 juin.

<sup>(98)</sup> Données sur Haase en provenance du BZ et des England-Nachrichten, 506501.

n'étaient pas des exploits littéraires, mais — compte tenu de l'ambiance de l'époque - des textes pondérés, bien étoffés et empreints de logique. Tötter allait rester rédacteur en chef jusqu'à la fin (99).

Des huit pages dont était composé le journal en 1940, trois étaient réservées à l'information politique et militaire. En première page figuraient d'habitude deux longs articles, l'un avec un gros titre, l'autre avec un titre plus modeste, traitant le plus souvent de la situation internationale, parfois d'événements en Belgique occupée. Quelques notices et une photo remplissaient les espaces restés libres. La colonne de gauche était occupée par la Glosse, un commentaire polémique sur les événements. Sur les deux colonnes le plus à droite, environ à partir du milieu de la page, paraissait tous les jours le Leitartikel, une chronique d'une portée philosophique ou historique plus générale qui pouvait aborder les sujets les plus divers : de la commémoration de l'occupation de la Ruhr en 1923 à une glorification de Rubens, en passant par la valeur raciale des peuples slaves et la supériorité tactique de la flotte allemande. Le Leitartikel constituait un des ornements du journal et était parfois écrit par d'éminentes personnalités du Troisième Reich. La deuxième page contenait la plupart du temps la suite de cet article de fond, à côté du reste de l'information politique, le communiqué officiel de l'OKW et les Politische Notizen, de brèves notices d'une seule phrase. La dernière page du journal était surtout remplie par de l'information militaire, avec en plus des informations succinctes Aus dem Reich, le Blick in die Weltpresse, qui citait principalement des journaux germanophiles et les Zwischenrufe. une rubrique d'une colonne dans laquelle quatre à cinq rédacteurs lançaient tous les jours quelques courts traits politiques. Assez souvent la page 3 était églement consacrée à des faits politiques ou militaires, comme par exemple les Rothschild, l'Organisation Todt, la presse belge d'avant-guerre ou même la barbarie culturelle des Anglais. Cette page, Seite des Tages, toujours très soignée, était quotidiennement remplie par un seul grand sujet, abondamment illustré avec des photos (100).

Il ressort de cet aperçu que la rédaction politique du Brüsseler Zeitung devait compter le plus grand nombre de journalistes. Ce nombre variait il est vrai, mais en moyenne ils étaient six. Au total, pas moins de dix-sept rédacteurs dûment sous contrat ont rempli ces pages, ce qui indique un grand va-et-vient au journal. Nous ne pouvons que supposer le moment de leur arivée et de leur départ en nous rapportant à l'apparition et la disparition de leur signature au bas des articles, ce qui ne nous permet pas de reconstruire l'évolution de la rédaction politique de 1940 à 1944. Dans un ordre chronologique relatif, les journalistes suivants en ont fait partie. De juillet à octobre 1940, Carl Walter Gilfert remplaça régulièrement Rudolf Sparing durant ses nombreuses absences et obtint par après la fonction de rédacteur

(99) Données sur Tötter en provenance du BZ, 32 juin, Papiers J. Frank et BZ.

<sup>(100)</sup> Les dénominations Leitartikel, Glosse et Seite des Tages ne figurent pas comme telles dans le BZ, mais nous les avons reprises de HOFFMANN, p. 85, qui les utilisait pour le similaire Deutsche Zeitung in den Niederlanden.

en chef suppléant. Il écrivit les articles les plus radicalement anti-anglais, jusqu'à sa mobilisation fin mai 1941. Il se retrouva au front russe, d'où il allait parfois encore envoyer de la copie sur l'Union Soviétique. Le Dr Franz Rodens publia de juillet à novembre de 1940 des textes assez modérés sur les sujets les plus divers, après quoi il devint le correspondant permanent du Brüsseler Zeitung à Paris jusqu'en août 1944. Fritz Horstmann collabora du mois d'août au mois de décembre de 1940, traitant principalement les événements militaires. Il fut mobilisé, envoya encore un article sur la culture russe et tomba au front de l'Est fin octobre ou début novembre de 1941. Horst Heinzmann fit probablement partie du journal de juillet 1940 jusqu'à la fin de 1941. Il écrivit surtout sur l'Angleterre et l'Empire Britannique en Afrique et en Asie, à côté de multiples contributions aux Zwischenrufe.

A l'automne de 1940, quelques nouveaux venus vinrent rejoindre la rédaction politique. En octobre, le Dr Dietrich Bartens, qui avait 31 ans à l'époque, fut muté des pages sportives et jusqu'en mars de 1943 il allait surtout écrire des textes sur les Etats-Unis. Le Dr Hans Fuchs, qui avait déjà été actif en Belgique avant la guerre, publia de décembre 1940 jusqu'à la fin de nombreux articles sur les sujets les plus divers, toujours dans un style sobre et modéré. S'y joignit encore en décembre 1940 Ottmar Katz, jusque là probablement attaché au Krakauer Zeitung. C'était le plus fanatique de tous les rédacteurs qu'eut jamais le Brüsseler Zeitung. Jusque fin octobre il écrivit des articles violents contre les Juifs, les Polonais et les Anglais, après quoi il retourna vraisemblablement en Allemagne (101).

Vers le milieu de 1941, trois nouveaux rédacteurs politiques arrivèrent encore au journal : Helmut Reuter - dont le nom se prêtait à des observations ironiques — un Westphalien qui succéda en juin à Carl Gilfert, mais ne resta que jusqu'en octobre : Heinz Friedel Schmitz, qui écrira à partir de juillet principalement sur l'Union Soviétique avant de rejoindre l'Organisation Todt en septembre 1942; et surtout Robert Schmelzer. Ce rédacteur de 27 ans (né en 1914) avait déjà envoyé des articles au journal depuis le début de 1941 et fut définitivement attaché au Brüsseler Zeitung à partir de juillet de cette année. Il y restera jusqu'en septembre 1944 et durant cette période il déploya une énorme activité : la plupart des commentaires quotidiens, presque tous les jours un Zwischenruf et un article politique et presque chaque mois encore un papier pour la Seite des Tages. Ses textes traitaient principalement des aspects politiques de la guerre et étaient de ce fait fortement teintés de propagande. Mais compte tenu de cela, ils dégageaient un ton relativement modéré et la pléthore de ses écrits ne nuisait pas à leur bonne facture (102).

<sup>(101)</sup> Dans le numéro humoristique de fin juin 1941, Katz était appelé «Burgherr von Gestapotzingen» dans un récit de guerre médiéval artistique. A défaut d'information, nous ne saisissons pas le sens de ce titre. BZ, 32 juin.

<sup>(102)</sup> On peut se demander si Schmelzer ne signait pas tout simplement des textes tout faits, chose qui n'était pas inhabituelle dans le Troisième Reich. Cela ne nous paraît pas le cas, car ses collègues aussi l'appelaient le « Multaskribens ». BZ, 32 juin.

De ceux qui rejoignirent encore la rédaction par après, nous ne savons guère plus que les noms : Hans J. Sperber, qui succéda sans doute à Horst Heinzmann et qui, de janvier à décembre 1942, s'occupa principalement de l'évolution de la guerre ; le Dr Eugen Pfuhler, qui resta à peine deux mois - février et mars 1942; Hans Joachim Funke, qui, de mai 1942 à mars 1943, écrivit surtout des articles militaires ; le Dr Herta Dörr, dont la fonction demeure imprécise, mais qui appartint peut-être à la rédaction politique de mai 1942 à mai 1943; Willy Wächtler, qui succéda probablement à Schmitz en septembre 1942 et qui, après Schmelzer, allait écrire le plus grand nombre d'articles politiques; Lore Stehberger, qui ne fournit que peu de textes entre entre janvier 1943 et septembre 1944; et enfin Hugo Grüssen, qui au cours des derniers mois reprit le rôle de Wächtler (108). Nous ne savons pas avec certitude si ces dix-sept rédacteurs résidèrent tous à Bruxelles, ou bien à Berlin.

En effet, le journal disposait aussi d'une Berliner Schriftleitung (direction rédactionnelle berlinoise) dans la capitale allemande, qui fournissait de l'information sur les événements politiques et culturels dans le Troisième Reich. Il est fort probable que tant Robert Schmelzer que Lore Stehberger en faisaient partie, peut-être aussi Hans Fuchs. Le cas de Schmelzer est typique. Il n'écrivait presque jamais sur des situations belges. Il ne fut engagé définitivement qu'en juillet 1941, mais fournit autant de textes avant qu'après, ce qui pourrait indiquer un déménagement de Berlin à Bruxelles au cours de ce mois. Le 12 mars 1943 il collabora à un Bericht unserer Berliner Schriftleitung, sur la Seite des Tages, concernant la mobilisation pour la guerre totale dans la capitale allemande. Mais moins d'un mois plus tard, le 7 avril, il remplit la même page avec un reportage sur les ravages provoqués la veille à Mortsel par un bombardement aérien (104). Puisque cette attaque aérienne alliée eut lieu dans l'après-midi du 6 avril et que la copie de Schmelzer devait être remise le même soir, il doit nécessairement avoir été à Bruxelles à ce moment. Cela fut certainement le cas en 1944 (105). A quelle rédaction appartenait donc Schmelzer; à celle de Berlin ou à celle de Bruxelles ? Toute la Berliner Schriftleitung reste une énigme pour nous (106).

<sup>(103)</sup> Cette reconstruction limitée de la rédaction politique a été rassemblée petit à petit à partir du BZ, le BZ du 32 juin, les papiers J. Frank, la réponse écrite du Dr. Heinrich Tötter à nos questions, du 13 juin 1980, et la liste des membres de la NSDAP-AO (reconstruite par le drs. Richard Boyen et procurée par An Delbeke). Cela vaut également pour les compositions ci-après des rédactions culturelle, régionale, économique et sportive.

<sup>(104)</sup> R. SCHMELZER, Tagebuchnotizen, BZ, 12-3-43, p. 3; IDEM, Ter Terror mit dem Metermass, BZ, 7-4-43, p. 3.

<sup>(105)</sup> Papiers J. Frank.

<sup>(106)</sup> Deux extrêmes sont possibles ici : ou bien la Berliner Schriftleitung était une rédaction qui fournissait de la copie à tous les journaux de la Europa-Verlag, ou bien chaque journal avait sa propre rédaction indépendante à Berlin. Il y a des arguments qui plaident en faveur de chacune de ces possibilités — ainsi que de certaines solutions intermédiaires, comme par exemple une seule Berliner Schriftleitung ou une sous-division de celle-ci uniquement pour les journaux de l'Ouest - mais les sources ne nous apprennent rien à ce sujet.

Il est probable qu'elle fournissait un volume considérable d'articles politiques au journal, ainsi que des textes de toutes sortes de collaborateurs réguliers ou occasionnels. La rédaction de Bruxelles recevait d'ailleurs aussi des contributions directes de ces auteurs. Car au fil des années le Brüsseler Zeitung connut une énorme quantité de collaborateurs, éminents et inconnus (197). Certains d'entre eux étaient assez actifs, car durant une période déterminée ils écrivirent presque chaque mois un ou plusieurs articles : le Dr Erwin Bockhoff, depuis le front germano-russe, sur la guerre en général, tout comme Otto Gerlach en Afrique du Nord ; ensuite Hermann Spannagel, très actif entre septembre 1940 et mars 1941 ; F.O.H. Schulz, sur les dessous historiques de certains aspects de la guerre ; Rolf Schindel, sur divers sujets politiques et Werner von Lojewski, sur le Proche-Orient.

Plusieurs professeurs d'université fournissaient de leur côté des textes au journal. Les plus actifs étaient : le Prof. Dr. Hans Peter Ipsen, professeur de droit à Hambourg et Verwalter de l'Université Libre de Bruxelles (ULB), qui à partir de 1942 et jusqu'à son incorporation à l'armée en juillet 1944, écrivit en moyenne quatre articles par mois sur la justice sous le national-socialisme (108); le Prof. Dr. Johann von Leers, connu pour ses glorifications d'Hitler et son antisémitisme rabique dont il fournit aussi des échantillons dans le Brüsseler Zeitung (109); et le Prof. Dr. F. Schönemann, qui livra plusieurs articles sur les Etats-Unis entre 1942 et 1944. Tous ces titres académiques ne manquent pas de susciter un certain scepticisme lorsqu'on lit un article comme « Blut » oder Blut, écrit par un certain Prof. Dr. Lenz de la Faculté de médecine de l'Université de Berlin. Il y réfutait « de manière scientifique » la thèse selon laquelle les transfusions de sang de Juifs sur des prisonniers allemands blessés, telles qu'elles étaient parfois pratiquées par les Anglais, auraient des suites sur le « sang » dans le sens de « race » (110).

A part cela, de nombreux militaires de haut rang écrivaient des articles sur la stratégie et la tactique : ainsi le Konteradmiral en retraite Franz Willi Brüninghaus, ancien membre du Reichstag pour le Deutsche Volkspartei, qui écrivit surtout pour la marine (111); le Hauptmann Dr. Wilhelm Ritter von Schramm, auteur à succès en Allemagne, qui écrivit des commentaires stratégiques sur les grandes batailles de la deuxième guerre mondiale (112); et le Oberstleutnant Benary, également en retraite, qui produisit surtout des papiers historiques — par exemple sur Verdun, 1917. Aussi étonnant que cela

<sup>(107)</sup> Nous avons fait le compte de tous les noms d'auteurs parus dans le BZ de juillet 1940 à septembre 1944 et sommes arrivés à un total d'environ 2.000 (!).

<sup>(108)</sup> W. KOSCH, Biographisches Staatsbandbuch, Lexicon der Politik, Presse und Publizistik, 2 vol., Berne-Munich, 1959-1963, p. 590.

<sup>(109)</sup> J. HAGEMANN, Die Presselenkung im Dritten Reich, Bonn ,1970, p. 94, 392.

<sup>(110) «</sup> Blut » oder Blut, BZ, 19-1-41, p. 3.

<sup>(111)</sup> KOSCH, op. cit., p. 590.

<sup>(112)</sup> E. MURAWSKI, Der deutsche Wehrmachtsbericht 1939-1945, Boppard am Rhein, 1962, p. 48.

paraisse, le *Brüsseler Zeitung*, journal se situant dans un territoire où stationnaient beaucoup de pilotes allemands, n'avait parmi ses collaborateurs aucun véritable spécialiste de l'aviation, mais bien un connaisseur de la flotte et de la flotte sous-marine en la personne du correspondant de *Das Reich* Heinz Bongartz qui faisait son service dans la marine.

Plusieurs personnalités importantes du Troisième Reich prêtèrent également leur concours. C'étaient principalement de hauts fonctionnaires du monde de la propagande : le Dr. Karl Scharping, qui envoya quelques quinze textes; Helmut Sündermann et Hans Fritsche, tous trois subordonnés d'Otto Dietrich au Ministère de la Propagande; et le Dr. Paul Schmidt, de l'Auswärtiges Amt (118). Dietrich lui-même écrivit cinq articles, Goebbels deux, et Hasso von Wedel, le chef de la Wehrmachtpropaganda un, sur la relation entre le parti et l'armée. On vit encore des textes du Feldmaréchal Erwin Rommel, d'Alfred Rosenberg, du Reichsarbeitsführer Konstantin Hierl, de l'ambassadeur d'Italie Dino Alfieri et du ministre français de Vichy Marcel Déat. A l'occasion, des personnalités allemandes et flamandes en territoire occupé prirent également la plume : Eggert Reeder, Cyriel Verschaeve, Hendrik Elias, Jef Van de Wiele, le référendaire pour la culture de la Militärverwaltung Franz Petri et surtout Julius Reinhard Koch, chef suppléant de la Auslandsorganisation du NSDAP, qui écrivit pas mal d'articles. L'homme le plus actif était cependant le Dr. Walter Hailer, dont nous avons déjà parlé. D'autres fonctionnaires de la Militärverwaltung écrivirent également un article.

Pour la correspondance de guerre, le Brüsseler Zeitung dépendait avant tout des correspondants de guerre des Propaganda-Kompanien. Ici aussi nous avons retrouvé un tas de noms, mais peu qui publièrent plus de cinq articles dans le journal. Les plus importants étaient Lutz Koch, successivement en Afrique du Nord, en Italie et en Normandie; Werner Kark, auprès de la Luftwaffe; Norber Tönnies, dans l'Atlantique et le Canal; et Wolfgang Körber, le Verwalter de Belgapress qui tomba en disgrâce auprès de la Propaganda-Abteilung en 1942 et devint correspondant de guerre, d'abord sur le front germano-russe et après en Normandie (114).

Le Brüsseler Zeitung possédait en outre un réseau étendu de correspondants. Deux d'entre eux étaient attachés au journal : Franz Rodens à Paris et Annemarie Spitzfaden à La Haye, tous deux de juin 1941 à août 1944. Les autres étaient des collaborateurs libres. Des articles mensuels parurent de la main de Franz Riedl, à Budapest, sur les Balkans ; de Fritz Lindtscheidt, à Madrid ; de Heinz Riedel, à Riga, sur l'Ostland ; du Dr. Bernhard Gramlich, à Reval (Tallin), sur la Finlande et les pays baltes ; du Dr. Gustav Eberlin, depuis 1911 à Rome (115) ; et de Heinrich Baron — ancien collaborateur du

<sup>(113)</sup> ABEL, op. cit., pp. 108-109, 113.

<sup>(114)</sup> Pour Körber et Belgapress, cfr DE BENS, op. cit., pp. 88-90.

<sup>(115)</sup> KOSCH, op. cit., p. 270.

dissident Berliner Tagesblatt — à Lisbonne, souvent sur les Etats-Unis (116). A partir de novembre 1942, le journal reçut régulièrement des articles de fond sur la vie politique française du professeur à la Sorbonne Louis Le Fur, dont la tâche fut reprise, après sa mort en février 1943, par son collègue René Martel. Des correspondances irrégulières parvinrent au Brüsseler Zeitung depuis Helsinki, Stockholm, Oslo, Copenhague, Belgrade, Bucarest et Rome. D'autre part, le journal pouvait compter de temps à autre sur des articles de spécialistes en affaires politiques scandinaves, suisses, indiennes, chinoises, japonaises et brésiliennes.

Grâce à ces nombreux effectifs, le Brüsseler Zeitung était donc en mesure d'assurer une vaste information politique et militaire. Des correspondants de guerre écrivaient des récits épiques sur ce qui se passait sur les différents fronts de combat et des militaires de haut rang en faisaient l'analyse. Des correspondants envoyaient des nouvelles de tous les pays qui étaient accessibles à des Allemands et des spécialistes les commentaient. Malgré une rédaction peu nombreuse, on parvenait ainsi à remplir tous les jours trois ou quatre pages. Afin de garder tous ses collaborateurs, le Brüsseler Zeitung rémunérait royalement leurs écrits. Les collaborateurs réguliers recevaient un salaire mensuel fixe, les auteurs plus sporadiques étaient payés à la ligne, sauf lorsqu'il s'agissait de personnalités éminentes dont le nom méritait une somme plus importante (117). C'est ainsi que Wies Moens reçut 9.000 FB pour sa série Dreissig Tage Krieg, qui remplit environ deux colonnes tout au long de vingt-cinq jours (118). Grâce à ce système, le Brüsseler Zeitung, tout comme la Militäverwaltung dont il dépendait, avait trouvé le moyen de réaliser le maximum avec un minimum de personnes.

La même méthode était employée pour les rédactions culturelle, locale, économique et sportive. La partie culturelle du Brüsseler Zeitung figurait toujours — lorsque le journal comprenait huit pages — en page quatre et était l'ornement du journal. C'était une page particulièrement soignée, composée de contes rapides, de longs articles consacrés à des thèmes culturels, historiques ou philosophiques et d'un feuilleton. Cette partie du journal, appelée alors et maintenant encore en allemand le Feuilleton, était d'une qualité typographique rare à l'époque, imprimée en différents caractères soigneusement sélectionnés, illustrée avec de belles photos, des dessins, des croquis et des tableaux et ordonnée en un tout harmonieux. Pour la Belgique, c'était une rareté en ce temps-là et cela le serait encore aujourd'hui (119).

(117) Rapport d'expertise, p. 13, AG.

(118) W. MOENS, Dreissig Tage Krieg, BZ, du 12-9 au 6-10-40, chaque fois en page 3.
Rapport d'expertise, p. 17, AG.

<sup>(116)</sup> Le Portugal neutre servait en effet de source d'information sur l'adversaire, tant du côté allemand que du côté allié. Pour Heinrich Baron, M. BOVERI, Wir lügen alle, Eine Hauptstadtzeitung unter Hitler, Olten-Freiburg im Breisgau, 1965, p. 77.

<sup>(119)</sup> Actuellement, en Belgique, les pages littéraires hebdomadaires du De Standaard se rapprochent le plus du Feuilleton du BZ. Le Feuilleton de l'hebdomadaire allemand actuel Die Zeit y ressemble beaucoup, abstraction faite des différences de style évidentes.

Les nouvelles culturelles proprement dites — théâtre, cinéma, opéra, soirées culturelles, etc. — figuraient au bas de la page deux, où on renvoyait parfois aussi des articles philosophiques, culturels, historiques ou scientifiques de nature plus générale.

La rédaction culturelle comprenait en moyenne deux à trois rédacteurs fixes, quatre au total entre 1940 et 1944. Le premier fut Ehrhard Evers, qui avait une connaissance assez approfondie de la littérature flamande et devait par la suite être en bons termes avec Cyriel Verschaeve. Il était originaire de Pomméranie et allait être responsable de la partie culturelle du Brüsseler Zeitung à partir du 1er juillet 1940. Il ne fut pas tellement actif sur ce plan, bien qu'il écrivît de temps à autre un article de fond historicoculturel sur la Flandre, généralement d'un ton radical. A partir de novembre 1940, le Dr. Erwin Wäsche fut également attaché à la rédaction culturelle. Il avait étudié la philosophie et écrivait des considérations intellectuelles plutôt pesantes sur les relations entre la Flandre et l'Allemagne. Lorsque Evers quitta le journal en mai 1942, Wäsche lui succéda comme responsable de la culture, et il le restera jusqu'à la fin. En mai 1941 on engagea un autre élément encore : Imogen Seger, âgée de 27 ans et originaire de Westphalie, qui s'occupa surtout des événements culturels à Bruxelles, Anvers et Gand et collabora de temps à autre aux informations régionales. Elle aussi resta jusqu'à la fin, un mois de plus que Wilhelm Reiner Riotte, qui fut probablement engagé peu de temps après le départ d'Evers. Il rédigea surtout des papiers pour le Feuilleton, à côté de nombreux Zwischenrufe.

Une des tâches les plus manifestes des pages culturelles était la promotion de l'art flamand. Le but poursuivi était double : d'une part, s'assurer la collaboration de personnalités du monde culturel flamand ; d'autre part, dans un but de propagande auprès de la population du pays occupé et surtout auprès des soldats allemands, qui devaient ainsi avoir l'impression que tous les artistes flamands s'étaient rangés sous la bannière du Troisième Reich (120). A cet effet, on fit appel à Franz Fromme, comme collaborateur attitré. Il s'agissait d'un publiciste sexagénaire de Brême (né en 1880), qui à la suite d'un voyage à Gand en 1913 s'était intéressé à la littérature flamande et s'y était spécialisé par la suite. Déjà au cours de la première guerre mondiale il avait mis avec empressement sa plume au service de la Flamenpolitik (121). Entre 1940 et 1944, Fromme allait écrire plusieurs articles par mois sur son sujet favori et il était évidemment l'homme rêvé pour faciliter le rapprochement avec les auteurs flamands. A côté de la littérature allemande, qui dominait dans la page du Feuilleton, apparurent donc aussi des récits, nouvelles et poèmes de Felix Timmermans, Cyriel Verschaeve, Wies Moens, Jef Simons et beaucoup d'autres. Parmi les feuilletons publiés par le journal et dont la plupart étaient des œuvres littéraires allemandes traitant

(120) Rapport d'expertise, p. 9, AG.

<sup>(121)</sup> L. SIMONS, Franz Fromme, in Encyclopedie van de Vlaamse Beweging, 2 vol., Tielt-Utrecht, 1973, p. 541.

de la guerre — première guerre mondiale, guerre de trente ans, Frédéric le Grand — de la patrie : les *Niebelungen*, le Harz, la femme restée au foyer — ou des liens entre l'Allemagne et la Flandre : Rubens, *Ostsiedlung* — figura un ouvrage d'Ernest Claes et un de Stijn Streuvels. En ce qui concerne ce dernier uniquement cela s'était fait sans son autorisation, mais avec celle de son éditeur allemand (122).

Toutefois, c'était pour l'information culturelle en page deux du journal que la rédaction avait besoin de la coopération la plus étendue. Afin d'y pourvoir, elle édifia en peu de temps un vaste réseau de correspondants. Les plus importants étaient le Dr. Karl Jacobs, qui, à côté d'informations culturelles de Lille, se chargeait également de traductions du néerlandais en allemand ; le Dr. Fritz Brust, de Berlin ; Eduard Springer, à Vienne ; Jürgen Petersen, le rédacteur de Das Reich, qui jusqu'à sa disgrâce en 1942 assura également la critique théâtrale de Berlin pour le Brüsseler Zeitung (128); et Peter Trumm, de Munich. En plus, le journal recevait des correspondances suivies sur la vie cinématographique et musicale de Berlin, ainsi que de Duisburg, Bonn, Cologne, Münster, Hanovre, Hambourg, Braunschweig, Dresde, Leipzig, Strasbourg, Luxembourg, La Haye, Anvers et Bruxelles. Des Flamands et des Wallons collaboraient aussi à cette rubrique, comme Emiel Van Bergen, l'ancien rédacteur en chef du journal activiste Gazet van Brussel, sur la vie culturelle dans la capitale (124); Walter Weyler, le directeur du département culturel de la DeVlag, sur Anvers (125); et l'artiste wallon G. Samsoen de Gérard, sur Liège. Manquait-on d'information culturelle, des spécialistes remplissaient ces colonnes : ainsi le Prof. Dr. Franz Böhm, avec des textes philosophiques; le Prof. Dr. Walter Mönch, de Heidelberg, avec différents articles sur Wagner; le Dr. Paul Feldkeller, sur les développements les plus récents dans les sciences positives ; et Rolf Göldel, qui livra de nombreux textes idéologiques avant de tomber sur le front russe en 1944. En tout et pour tout, les colonnes culturelles du Brüsseler Zeitung formaient une combinaison germano-flamande harmonieuse, même si du côté flamand y figurait uniquement ce que les Allemands souhaitaient. Aussi est-il probable que l'influence de la DeVlag et de la Propaganda-Abteilung, dont le département culturel était d'ailleurs dirigé par l'homme de la DeVlag Rolf Wilkenig, pesait plus lourdement sur ces pages-là que sur le reste du journal.

Les pages économiques du Brüsseler Zeitung essayaient d'égaler le niveau des pages culturelles, pas tant sur le plan typographique qu'en ce qui concerne le contenu. La page sept du journal comprenait deux morceaux principaux : d'une part, un éditorial économique, dans lequel des problèmes déterminés étaient commentés ou interprétés, le plus souvent du point de

(123) MARTENS, op. cit., p. 144; ABEL, op. cit., p. 74.

<sup>(122)</sup> Rapport d'expertise, pp. 16-17, AG.

<sup>(124)</sup> A. VAN HERREWEGHEN, Emiel Van Bergen, in Encyclopedie van de Vlaamse Beweging, pp. 176-177.

<sup>(125)</sup> Archives De Vlag, Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre Mondiale.

vue politique; d'autre part, un texte de nature encyclopédique qui, à l'aide d'un matériel statistique, examinait un pays, une industrie, une matière première ou un problème financier. Le reste de la page était complété avec des articles plus courts, de brèves notices variées et le bulletin de la bourse. Il n'était apparemment pas facile de remplir toutes ces colonnes, car les annonces occupèrent de plus en plus de place, surtout après 1941.

Le travail de la rédaction économique était plutôt délicat et par conséquent strictement contrôlé. Il est clair que ses articles devaient en premier lieu toucher les milieux économiques et financiers du pays et la Militarverwaltung ne tenait pas à les désobliger. Le premier responsable de la rubrique, le Dr. Wilhelm Jungermann, s'y conformait. Ses articles se signalaient par un raisonnement étonnamment réaliste, qu'on retrouvait apparemment auprès de toute la rédaction économique. Lorsque Jungermann fut mobilisé en mai 1941 — il enverra encore des articles depuis l'Union Soviétique et l'Italie — Elmar Domann, qui appartenait déjà à la rédaction économique depuis 1940, lui succéda. Il suivit la ligne de Jungermann, mais écrivit lui-même peu d'articles. Probablement au début de 1942 il disparut lui aussi du Brüsseler Zeitung et fut remplacé par Hermann Rosprich, qui avait pris la place de rédacteur économique devenue vacante par le départ de Jungermann. Rosprich s'intéressait également aux problèmes sociaux et écrivait de temps à autre des articles sur l'enseignement. Il ne changea rien non plus au style des pages économiques. Au printemps de 1943 il quitta lui aussi le journal. Qui lui succéda n'est pas clair, mais la Dr. Herta Dörr paraît avoir été transférée de la rédaction politique. Cette situation ne peut avoir duré que quelques mois, car Dörr disparut aussi. A partir de l'automne de 1943, le Brüsseler Zeitung se trouva donc sans rédaction économique. Alors la page fut souvent sacrifiée sur l'autel du manque de papier ou remplie avec des articles de collaborateurs libres. Dès lors, la rubrique qui avait débuté avec beaucoup de bonnes intentions, avait toujours été considérée par les autres rédacteurs comme sortant de l'ordinaire et n'avait jamais occupé plus de deux rédacteurs, disparut virtuellement.

Cette rédaction connut cependant de nombreux collaborateurs, dont les plus actifs furent : l'avocat Hans Peter Danielcik; Ernest Ruhe, qui fut surtout actif en 1944; le Dr. Kurt Seesemann, qui écrivit de nombreux articles sur l'économie russe; et le Dr. Wolfgang Krause, qui fit de même sur les Etats-Unis. Ce qui frappe également, c'est que plusieurs fonctionnaires de l'administration militaire y allèrent de temps à autre d'un texte, de préférence sur un aspect de l'économie belge. Ainsi par exemple le Militärverwaltungsrat Dr. Hans Meisser — que nous ne connaissons pas par ailleurs — qui écrivit des articles sur les finances belges. Les collaborateurs éminents étaient toutefois plus rares : Viktor Leemans, Secrétaire général aux Affaires Economiques, écrivit quatre articles; Ernst Puhl, vice-président de la Reichsbank et le Dr. Georg von Schnitzel, membre du bureau de I.G. Farben, chacun un. A tout prendre, la rubrique économique du journal devint en quelque sorte le talon d'Achille du Brüsseler Zeitung, en tout cas après le départ de Jungermann, encore qu'on puisse invoquer l'excuse que la tâche

de cette rédaction était loin d'être facile. Ainsi le journal eut la chance de recevoir jusqu'à la fin de 1941 la documentation sur l'économie belge que lui fournissait A. Colle, du syndicat libéral (128). Par après, les articles sur ce sujet devinrent plus rares, ce qui peut être attribué à des difficultés d'information. D'autre part, cette rareté peut aussi être expliquée par la simple constatation que l'économie belge, pillée de fond en comble, ne donnait plus lieu à des analyses.

Une autre tâche risquée dont se chargea le Brüsseler Zeitung en juillet 1940, fut la création d'une rubrique de nouvelles locales. Ce n'était certainement pas une sinécure pour un journal allemand en Belgique. Néanmoins, au bout d'un certain temps, la page cinq, qui reçut le titre de Stadt und Land, parut bien remplie. En haut à gauche figurait un billet, rédigé par un des rédacteurs. La plus grande partie de la page était occupée par des articles sur des coutumes locales, des jubilés de grandes organisations, des promenades touristiques ou des évocations historiques. En réalité, il ne s'agissait pas tellement de nouvelles régionales, mais plutôt d'une sorte d'information touristique, destinée en premier lieu aux soldats. Les véritables événements locaux se retrouvaient dans de petites rubriques comme Aus dem Brüsseler Leben, Kreuz und Quer durchs Land (surtout les chiens écrasés) et Aus dem Brüsseler Gericht. Y figuraient également les instructions concernant l'occultation, ainsi que les programmes des concerts, théâtres et cinémas. Il fallut des mois au Brüsseler Zeitung pour monter un réseau de correspondants adéquat en Belgique. Cependant, lorsque dans le numéro du 6 octobre 1940 le journal fit savoir qu'il cherchait des collaborateurs de ce genre, beaucoup d'intéressés, la plupart belges, se présentèrent : des journalistes en chômage, d'autres qui apparemment briguaient surtout la carte de presse et des nationalistes flamands qui invoquaient leur passé. L'un d'entre eux envoya même une recommandation écrite d'August Borms, dans laquelle ce dernier attestait que le postulant était un ancien activiste (127). Fin 1940, la rubrique des nouvelles locales était sur pied. Un an plus tard, le journal avait même un informateur dans un des hauts lieux du nationalisme belge, le Palais de Justice de Bruxelles (128).

Le Brüsseler Zeitung disposait communément de trois journalistes pour cette rubrique. Le rédacteur responsable de Stadt und Land était Emil Jöckle, originaire de Bamberg, en Bavière, et, avec Heinrich Tötter, le seul qui resta du début à la fin au Brüsseler Zeitung. Il écrivit énormément, surtout des billets et Zwischenrufe, par moments aussi un article politique. Jöckle donnait l'impression d'un homme calme et son style aussi était du genre modéré. Wilhelm Franz était également attaché à la rédaction locale depuis le début. Il écrivit de nombreux articles touristiques, qui lui imposèrent tellement d'excursions que ses collègues apprenaient de lui où on mangeait bien dans

<sup>(126)</sup> Rapport d'expertise, p. 25, AG; DE BENS, op. cit., p. 283.

<sup>(127)</sup> Farde BZ 118/202, AG.

<sup>(128)</sup> Rapport d'expertise, p. 28, AG.

le pays. Franz disparut fin septembre de 1943 et fut peut-être remplacé alors par Renata Michniewicz de la Berliner Schriftleitung, qui ne serait restée que quelques mois. Hildegard Mark, une Westphalienne de 31 ans, travailla au Brüsseler Zeitung de mars 1942 à septembre 1944. Dans la période initiale, jusqu'en décembre 1940, un certain Arthur Van Dijck, un Allemand au nom flamand, avait également fait partie de la rédaction locale. En outre, pendant un court laps de temps deux volontaires avaient également prêté leur concours comme rédacteurs au Brüsseler Zeitung. Le premier s'appelait Peter Mennicken et y resta de novembre 1940 à juillet 1942. C'était un Eupenois d'environ vingt ans, qui habitait déjà Bruxelles avant la guerre, avec ses parents. Mennicken portait le Troisième Reich dans son cœur et maniait d'autre part fort bien la plume, ce qu'il prouva entre autres dans un livre historico-culturel sur Bruxelles (129). En 1942 il fut mobilisé comme sujet du Grossdeutsche Reich et un an après il fut porté disparu en Union Soviétique. Le deuxième volontaire s'appelait Herman Bruggen, un Gantois qui fut attaché au journal d'avril à décembre 1942.

Bien entendu, la rédaction des nouvelles locales recevait elle aussi le concours de plusieurs collaborateurs, qui ne rapportaient pas seulement les événements qui se produisaient dans leur région, mais écrivaient parfois des articles à tendance plutôt touristique. Etaient assez actifs sur ce plan : Willy Jäger, à Liège; Franz Wachter, à Lille; Eugen Ewert, au Luxembourg et le musicologue anversois bien connu André M. Pols pour la métropole (130). Les invités de marque étaient rares dans cette rubrique, Seul Felix Timmermans y brossa de temps à autre un tableau pittoresque de sa bonne ville de Lierre. Les notices brèves de cette page n'étaient pas signées, de sorte que personne ne savait qui les rédigeait. Le fait que peu ou pas de personnalités collaboraient à ces pages, prouve qu'on n'en faisait pas grand cas. Cela vaut probablement aussi pour la censure, qui desserrait ici légèrement son carcan.

En ce qui concerne les pages sportives, nous pouvons être bref. Cette information figurait le plus souvent en page six, qu'elle partageait avec le gros des annonces. Seul le lundi deux des quatre pages disponibles étaient réservées aux événements sportifs. L'unique rédacteur que le Brüsseler Zeitung avait à son service pour cette branche de l'information était Johannes Köbke, qui y resta probablement jusqu'en août 1943 (181). Ces pages avaient d'ailleurs moins besoin d'un rédacteur que de bons correspondants et collaborateurs. Le Brüsseler Zeitung possédait ceux-là, surtout en Allemagne, parmi lesquels se détachait Jupp Wolff, Wilhelm Scharvogel, qui en 1943 reprit en fait la position de Köbke sans devenir rédacteur pour autant. Cet ancien rédacteur du Berliner Tagesblatt et des magazines de football Kicker et Fuss-

<sup>(129)</sup> P. MENNICKEN, Stadt ohne Antlitz, Bruxelles, 1943. Le livre fut édité chez Steenlandt et parut avec un avant-propos de Jef Van de Wiele.

<sup>(130)</sup> J.L. DE BELDER, André M. Pols, in Encyclopedie van de Vlaamse Beweging, p. 1.259.

<sup>(131)</sup> Le nom officiel de Köbke était Johannes, mais il signait ses articles « Hans-Ludwig

ball prit le chemin de l'Italie en 1942, après qu'on l'eût averti que la Gestapo était à ses trousses (182). Quelques Belges aussi collaboraient à cette rubrique, tout au moins au début (183).

L'évolution des pages sportives est captivante à suivre, car elle fournit des données concernant l'intérêt du public belge pour le Brüsseler Zeitung. Au cours de la première année de sa parution, il y avait autant d'intérêt pour le sport belge que pour le sport allemand. De plus, le journal se comportait comme un véritable journal bruxellois. Entre septembre 1940 et février 1941, chaque semaine un sportif connu de la capitale était à l'honneur. Dans le championnat de football, dont la division d'honneur était divisée en séries provinciales, toute l'attention allait vers la série brabançonne et dans la finale nationale, aussi le journal continuait à écrire du point de vue brabançon (134). Durant la première moitié de 1941 on s'efforça d'atteindre également le public anversois au moyen des Antwerpener Ereignisse, ce qui coîncida d'ailleurs avec la publication temporaire d'une rubrique Aus dem Antwerpener Leben sur la page locale. Mais à partir de l'été l'intérêt pour Anvers disparut et même Bruxelles retint de moins en moins l'attention. Début 1943 les pages sportives étaient presque uniquement consacrées au sport allemand. Cet élément de l'information semble donc indiquer que le Brüsseler Zeitung a essayé d'atteindre un public belge plus large, mais n'y a pas réussi. Pour terminer, on peut encore ajouter que cette forme d'information n'était pas isolée de la politique : comme dans tout régime totalitaire - et souvent aussi ailleurs — on se servait du sport pour démontrer la supériorité du pays et du système.

D'un autre côté, le journal pouvait se réjouir d'une importante clientèle d'annonceurs. Les premières semaines, des géants de l'économie allemande, tels que I.G. Farben, AEG, Henkel et la Deutsche Bank insérèrent de grands panneaux publicitaires. Plus tard, des entreprises et maisons commerciales belges se recommandèrent. Très souvent, cette publicité visait les soldats solvables, ainsi par exemple les éditions du samedi de début 1961, dans lesquelles chaque semaine des commerçants d'une autre ville publiaient leurs annonces. Sur ce plan, le journal ne paraît pas avoir eu de problèmes appréciables jusqu'en septembre 1944.

Les photos, de bonne qualité et bien présentées, étaient du journal luimême ou provenaient d'agences de presse. Les légendes étaient parfois cocasses, même lorsqu'un portrait idyllique d'une mère avec son enfant fut publié sous le titre Mère flamande et avec la légende La force du peuple flamand réside dans ses familles nombreuses (185). Dessins, cartes et statistiques furent assurés à partir de 1941 par le Belge Marcel Peeters, qui était payé comme rédacteur. Les caricatures qui parurent sporadiquement jusqu'en 1943

<sup>(132)</sup> Wer ist wer ?, Berlin, 1948, p. 20.

<sup>(133)</sup> Rapport d'expertise, p. 29, AG.

<sup>(134)</sup> Très nettement le 31 mars 1941 avec le titre « Les équipes brabançonnes perdent ».

<sup>(135)</sup> Flämische Mutter, BZ, 12-10-40, p. 4.

étaient de la main de collaborateurs libres. Ce n'est qu'en février de cette année que fut engagé un caricaturiste avec le statut de rédacteur fixe. C'était Paul Jamin (Jam), un Bruxellois qui avait travaillé auparavant au Pays Réel et au Soir. Chaque jour il ridiculisait avec autant de talent que de malignité les politiciens et généraux alliés. Lorsqu'en septembre 1943 l'Italie changea de camp, le petit roi italien Victor-Emmanuel II devint en quelque sorte sa mascotte qu'il figura journellement dans les situations les plus drôles parmi les grands politiciens ridiculisés. Jamin resta au journal jusqu'à la fin.

En conclusion de cette longue énumération, nous pouvons poser que le Brüsseler Zeitung était sans doute loin d'être un bloc homogène. Des nationaux-socialistes enthousiastes, des journalistes sceptiques à l'égard du régime et toutes les nuances intermédiaires se relayaient, tant à l'intérieur qu'en dehors de la rédaction. Entre Ehrhard Evers et Heinrich Tötter, ou entre le Prof. Johann von Leers et Jürgen Petersen il n'y avait sans doute pas un monde, mais tout de même des différences suffisamment importantes pour sauter aux yeux dans une presse dirigée de façon totalitaire. Le fait que le Brüsseler Zeitung donnait une chance à des journalistes pragmatiques et réservés, faisait de lui plus qu'un journal à Goebbels parmi tant d'autres. A ce propos, on doit se demander ce que cachaient les nombreux changements dans l'équipe rédactionnelle. Il se peut que ces hommes relativement jeunes, qui remplissaient une tâche déterminée, aient tout simplement été appelés à en remplir une autre. Mais le service militaire était une menace fort courante du Troisième Reich pour faire marcher au pas les dissidents. Il est plus que probable que cette menace ait également été employée au Brüsseler Zeitung, vu la facilité avec laquelle on tombe en disgrâce dans des régimes totalitaires, mais nous ignorons dans quelle mesure.

## 6. BREVE ANALYSE DU CONTENU

Si von Falkenhausen qualifiait avec autant d'enthousiasme le Brüsseler Zeitung de porte-parole de son administration, il est nécessaire de soumettre le contenu de ce journal à un examen. Cela peut en effet nous apprendre quelle image la Militärverwaltung voulait montrer d'elle-même au public et quelle orientation elle suivait. Le manque de place nous oblige toutefois à limiter cet aperçu aux grandes lignes (136). Nous ne nous occupons d'ailleurs que de la vision du journal à l'égard du pays occupé. Ce faisant, il faut tenir compte du fait que l'information et les commentaires concernant la Belgique ont toujours constitué un élément minoritaire du Brüsseler Zeitung. A aucun

<sup>(136)</sup> Le contenu du BZ a été examiné d'une façon beaucoup plus circonstanciée dans R. FALTER, De « Brüsseler Zeitung », een Duitse krant in België en baar visie op bet bezette land (1940-1944), mémoire de licence, Louvain, 1980. Ce travail peut être consulté au Centre de Recherches et d'Etudes historiques de la Seconde Guerre Mondiale. Cfr aussi R. FALTER, Flamenpolitik en duitse propaganda tijdens de Tweede Wereldoorlog: de versie van het Militair Bezettingsbestuur (1940-1944) in Wetenschappelijke Tijdingen, 1981, pp. 41-63, 115-126.

moment il n'a voulu se manifester comme un journal authentiquement belge.

En une première période — de juillet 1940 à juillet 1941 — le Brüsseler Zeitung propagea l'Ordre Nouveau sur tous les plans. Pour cela, il fallait en premier lieu procéder au grand nettoyage de l' « Ancien Régime », c'est-àdire inculper tout ce qui portait la marque « belge ». Le gouvernement d'avant-guerre était tout naturellement qualifié pour servir de cible. On lui reprocha de ne pas avoir été neutre, encore que le Brüsseler Zeitung ne pouvait avancer d'autres arguments que l'attitude de certains journaux belges. Tout le système politico-administratif fut traîné dans la boue : le « désordre libéral-démocratique », le chaos et le maquignonnage de la particratie (137). Une autre cible était l'autonomie municipale, un axiome administratif belge que le Brüsseler Zeitung considérait comme microcosme de la désorganisation libérale (138). Mais l'organisation économique — le marché libre des hyènes et donc des Juifs - et la vie culturelle - trop individualiste et trop axée sur la France — étaient tout autant exposées aux critiques. Et, bien entendu, le journal consacra force commentaires aux monumentales bévues qu'avaient comportées les déportations belges du 10 mai 1940, bien qu'il soit frappant que l'enquête judiciaire contre l'Auditeur général Walter Ganshof van der Meersch ait été annoncée en sourdine et que pas une seule fois il ne fut question des exécutions d'Abbeville (189). On peut déduire de tout ce qui précède que les rédacteurs étaient assez familiarisés avec le pays occupé, car en fait le Brüsseler Zeitung lança ses traits les plus acerbes contre les points faibles de la Belgique, attaqués avant-guerre par l'opposition de gauche et de droite.

Particulièrement remarquable fut le climat répandu par le Brüsseler Zeitung au cours de l'été 1940. Il avançait sans cesse que la guerre était finie en Belgique, que tout allait son train normal et que la paix régnait : « une paix meilleure qu'avant le 10 mai » (140). Une administration nouvelle, dynamique, la Militärverwaltung, exécutait les mesures indispensables : la lutte contre le chômage, en créant des emplois en Belgique et en Allemagne ; la réorganisation de l'économie sur la base d'une économie dirigée et plus sociale, dans le cadre d'une collaboration plus étroite avec le Troisième Reich ; l'orientation de la culture flamande vers une unité germano-flamande. D'ailleurs, selon le Brüsseler Zeitung, la Flandre n'était plus discriminée, mais recevait ce à quoi elle avait droit. En termes voilés, le journal plaidait pour un nouvel activisme, surtout en suivant pas à pas les activités d'August

(138) E. JÖCKLE, Gemeinderäte in Brüssel, BZ, 19-9-40, p. 5.

(140) « Ein besserer Friede als vor dem 10. Mai ». H. TÖTTER, Nutzen des Blitzkrieges, BZ, 26-7-40, pp. 1-2.

<sup>(137)</sup> Cfr R. SPARING, Befriedung des öffentlichen Lebens in Belgien gesichert, BZ, 19-7-40, p. 1.

<sup>(139)</sup> Le retour de l'Auditeur général le 30 juin provoqua toute une dispute, activée par le VNV et son journal Volk en Staat. Ganshof fut traduit en justice, mais — au grand mécontentement du VNV — acquitté. Le BZ se contenta de mentionner en termes neutres, le 10 juillet 1940, l'ouverture d'une enquête judiciaire : Ganshof van der Meersch und sechs andere Personen verhaftet, BZ, 10-7-40, p. 1; Cfr GERARD-LIBOIS et GOTOVITCH, op. cit., pp. 118-120; DE BENS, op. cit., pp. 413-415.

Borms dont il chantait les louanges. Mais ici aussi il hésitait à aller trop loin : des mesures pro-flamandes de la *Militärverwaltung* n'étaient pas accueillies au son de la trompette, mais annoncées sobrement comme des contributions à la restauration de l'ordre et de la tranquillité.

Cette illusion d'un climat paradisiaque cessa fin septembre 1940. Des articles courroucés commencèrent à paraître, fustigeant les commerçants usuriers et les trafiquants. Les Juifs et les francs-maçons aussi en prirent pour leur grade, encore que ce furent là des thèmes assez rarement traités pour un journal national-socialiste. Le mécontentement croissant de la population, qui se manifesta entre autres à l'occasion d'une commémoration du 11 novembre non autorisée, incita le Brüsseler Zeitung à brandir la menace : la tolérance pratiqué jusqu'alors ne devait pas être interprétée comme un signe de faiblesse (141). Mais la Militärverwaltung restait une administration louable, surtout à cause de sa politique de l'emploi, ses efforts sur le plan de l'administration communale et son aspiration à une collaboration économique accrue entre la Belgique et l'Allemagne. Malgré tout, on ne continuait plus à proclamer qu'elle veillait à l'amélioration du sort matériel de la population.

Le Brüsseler Zeitung menait aussi une vraie Flamenpolitik. Depuis décembre 1940 elle soutenait sans réserve le VNV et passait sous silence l'existence d'une Algemene SS-Vlaanderen, à quelques rares tentatives près, pour donner une impression d'unité (142). Sur le plan culturel, des artistes flamands germanophiles comme Verschaeve, Moens, Verhulst ou Servaes bénéficiaient d'une ample attention. Pendant cette période, le rédacteur en chef Haase rédigea une multitude d'articles historico-culturels, d'un contenu assez confus, quoique débouchant presque toujours sur l'accentuation des liens entre la Flandre et l'Allemagne. Tout le reste, y compris Maurras ou l'idée belge de Picard et de Pirenne, étaient des balivernes.

Les articles de Haase restaient suffisamment confus pour éviter des conclusions par trop prématurées quant à l'avenir de la Belgique. D'autres textes abordant ce problème n'étaient pas non plus explicites. Le Brüsseler Zeitung ne transgressait donc nulle part les instructions d'Hitler de juin 1940, qui laissaient encore toutes les possibilités ouvertes sur ce plan (148). Toute la propagande autour de l'Ordre Nouveau ne prenaît d'ailleurs jamais un ton radical ou fanatique. Il est probable que la Militärverwaltung ne souhaitait pas que son journal fit sauter les ponts avec la population du pays occupé et surtout avec les milieux économiques et administratifs collaborants. Cela se remarque le plus dans les articles élogieux qui paraissent régulièrement

<sup>(141)</sup> A. HAASE, Il. im Il, BZ, 12-11-40, p. 5.

<sup>(142)</sup> Que le VNV ne reçut que fin décembre 1940 une première mention dans le BZ est significatif pour les rapports entre le journal et la Militarverwaltung. C'était en effet au même moment où Reeder estima le moment venu pour jouer ouvertement la carte VNV, aussi et surtout vis-à-vis de Berlin. Cfr DE JONGHE, La lutte Himmler-Reeder, II, pp. 29-38.

<sup>(143)</sup> Ibidem, II, p.

sur Léopold III, qui « était certainement le plus fier et le plus digne de tous les rois et hommes au pouvoir de la partie adverse » (144).

L'invasion allemande en Union Soviétique, le 22 juin 1941, apporta des changements fondamentaux dans les prises de position du journal. La répercussion de cette guerre totale à grande échelle sur le pays occupé - manques accrus, mesures coercitives plus sévères et naissance d'une résistance armée provoqua un renversement dans la politique du Brüsseler Zeitung. Après avoir publié en juillet 1941 encore un rapport annuel étendu sur les réalisations de l'Ordre Nouveau, les louanges adressées à la politique suivie disparurent rapidement. Les causes ne doivent pas en être cherchées bien loin : une politique de mise au travail plus répressive et une conduite économique désastreuse basée sur le pillage n'étaient vraiment plus défendables. Le Brüsseler Zeitung prêta désormais toute son attention à la résistance croissante et la répression de celle-ci. Il est toutefois frappant que la critique contre la résistance armée et le gouvernement de Londres était beaucoup plus sévère que celle contre les institutions établies dans le pays, telles que l'ULB ou le pouvoir judiciaire pendant les crises judiciaires. Prudence à l'égard de ceux dont on avait besoin était donc ici aussi la devise.

Sur le plan de la Volkstumpolitik, les changements étaient non moins frappants. Un grand nombre d'articles étaient naturellement placés sous le signe du recrutement de combattants pour le front de l'Est. C'est pourquoi d'ailleurs le journal s'intéressait de temps à autre à ce qui se passait dans la partie wallonne du pays. Sur le plan politique, le VNV continuait à avoir la préférence, bien qu'on ne fût pas d'accord avec toutes les options du parti, notamment en ce qui concernait Bruxelles (145). Pour le reste, on pouvait déduire des colonnes du Brüsseler Zeitung que la DeVlag ne devait être qu'une association culturelle active, tandis que Rex devait se contenter de quelques rares comptes-rendus de meetings de volontaires de l'Est. Beaucoup de colonnes aussi étaient remplies avec des spéculations profondes concernant le passé des Flamands et des Wallons en tant que, respectivement, Germains et apparentés aux Germains.

Au cours de l'hiver de 1942-1943, avec les défaites allemandes sur les différents fronts, l'introduction du travail obligatoire en Allemagne et l'exécution des premiers otages, les attaques du Brüsseler Zeitung contre la résistance se firent plus virulentes. Sur le plan de la Volkstumpolitik, les réflexions générales sur le passé et l'avenir de la Flandre ou de la Wallonie disparurent. A l'occasion de ses funérailles, Staf De Clercq fit l'objet dans le journal d'une évocation grandiose, son successeur Hendrik Elias fut bien accueilli et en janvier Léon Degrelle fit pour la première fois la une avec sa profession de foi germanique.

<sup>(144) « ...</sup> wohl von allen Königen und regierenden Männern der Gegenseite die bestimmt stolzeste und würdigste war ». C.W. GILFERT, Königliche Flüchtlinge, BZ, 30-4-41,

<sup>(145)</sup> Cfr H. TÖTTER, Zur Frage Brüssel, BZ, 3-8-42, pp. 1-2. Contrairement au VNV, qui considérait la capitale comme un ancien bastion thiois qu'il fallait reconquérir, Tötter plaidait pour une parité entre les deux communautés à Bruxelles.

La défaite de Stalingrad changea une nouvelle fois l'orientation du Brüsseler Zeitung, fût-ce d'une façon moins prononcée qu'en juin 1941. Le thème principal devint à nouveau l'avenir de la Belgique, quoique présenté sous un autre jour. La menace d'une domination bolchevique, soutenue par les « assassins de la résistance », se profilait à l'horizon et tout devait être mis en œuvre pour éviter cela. Mais apparemment la peur prussienne vis-àvis des « hordes russes » n'en imposait pas à une population alignée sur la BBC. Par conséquent, à partir de décembre 1943, le Brüsseler Zeitung nuança quelque peu ces versions. D'après lui, une invasion américaine et anglaise ne pouvait mener qu'à la destruction — à preuve les bombardements du pays occupé ou les dévastations à Monte Cassino et plus tard en Normandie — préparant ainsi le pays à pire encore : une révolution bolchevique. Le journal continuera à répéter ce point de vue jusqu'au moment où les alliés atteignirent la frontière belge. Ce qui frappe à ce propos, c'est qu'avec ses descriptions apocalyptiques il reconnaissait en fait la débâcle allemande.

Les autres événements dans le pays occupé paraissaient à peine dignes d'intérêt. Des informations ou des commentaires au sujet de la résistance de l'Eglise, le travail obligatoire, le recrutement de volontaires pour le front de l'Est, les activités du VNV, de Rex et de la DeVlag, la déportation du roi et même l'installation d'une Zivilverwaltung furent limités au minimum propagandistique. Qui a lu le Brüsseler Zeitung tout au long de quatre années, peut difficilement se défaire de l'impression que l'enthousiasme et l'intérêt pour le pays occupé dont le journal semblait témoigner jusqu'en juillet de 1941, diminuèrent à partir de là pour disparaître complètement dès 1943. Un territoire manifestement hostile peut difficilement d'ailleurs susciter l'enthousiasme.

## 7. LA FIN

Lorsqu'au début de septembre de 1944 le Brüsseler Zeitung cessa d'exister, il n'était plus que l'ombre du journal de 1940. A partir de 1943, la rédaction donna l'impression d'être atteinte de paresse mentale et de se traîner péniblement vers la fin. Les nombreux changements de personnel, peut-être causés par des mesures coercitives, peuvent avoir joué leur rôle. Mais il y avait certainement d'autres raisons encore.

La plus superficielle était le manque de papier. Le journal se rétrécit jusqu'à ne compter finalement que quatre pages et, étant donné la position préférentielle à l'information politique, un certain nombre de rubriques durent s'incliner : l'économie, le sport et les nouvelles locales furent comprimées sur une seule page, les deux premières trouvant à peine encore leur mot à dire. Un autre facteur était la situation militaire : fin 1942, les chances allemandes commencèrent à tourner, ce qui mettait naturellement en cause les perspectives d'avenir du *Brüsseler Zeitung*. Et il y avait évidemment la situation de plus en plus mauvaise dans le pays occupé, qui incitait

la population à vomir tout ce qui était allemand. La terreur qui émanait de la résistance menaçait aussi les rédacteurs du *Brüsseler Zeitung*. A partir de 1943, les locaux furent transformés en un bastion fort bien protégé, avec laissez-passer... (146). Les précautions s'avérèrent justifiées : le 28 mars 1944, le photographe allemand Josef Englebert, attaché au journal, fut abattu par des résistants (147). On comprend que dans de telles conditions le moral de ceux qui travaillaient au *Brüsseler Zeitung* était en veilleuse.

Fin août 1944, tout fut préparé en vue de l'évacuation. Quiconque n'avait pas d'attaches directes avec le journal devait gagner l'Allemagne (148). Dans la nuit du 30 au 31 août on imprima pour la dernière fois un numéro dans la capitale belge, Les deux derniers jours du mois furent également employés à brûler une grande partie des papiers du journal, question de détruire toutes les pièces éventuellement compromettantes. Le 1<sup>er</sup> septembre au matin les locaux de la Brüsseler Verlag und Druckerei étaient vides. Le même jour encore une Propaganda-Kompanie s'y installa pour imprimer quelques journaux pour soldats et des pamphlets. Le dimanche soir 3 septembre ils partirent à leur tour, car les Britanniques étaient aux portes de la ville (149). Le panneau sur lequel était écrit Brüsseler Zeitung fut enlevé de la façade, de façon à ce que l'enseigne La Dernière Heure devint de nouveau visible. On voulait éviter ainsi que des patriotes par trop enthousiastes, mais mal informés, détruisent les locaux.

Et cependant, le 1er et probablement encore le 2 septembre un Brüsseler Zeitung était encore sorti de presse. En effet, le Reichskommissar Grohé avait fait le nécessaire pour qu'une partie de la rédaction trouvât un gîte à Mönchengladbach. C'est ainsi que Robert Schmelzer, Heinrich Tötter et Erwin Wäsche étaient partis dans une voiture marchant au bois. Leur route traversait une région de partisans et l'auto rendit l'âme à Maastricht, les quatre pneus crevés par des clous. Avec l'aide de l'Organisation Todt, les trois rédacteurs atteignirent néanmoins Mönchengladbach, où ils collaborèrent encore à un ou deux numéros du Brüsseler Zeitung. Il est fort douteux que ces numéros aient encore atteint les lecteurs belges, mais bien les soldats, à qui d'ailleurs cette mise en scène était sans doute destinée dans le but de camoufler la retraite (150). Après quoi, le Brüsseler Zeitung cessa d'exister, cette fois définitivement (161).

Une conclusion sur l'évolution de l'orientation politique de la Militarverwaltung telle que nous pourrions l'apprendre indirectement à travers les

<sup>(146)</sup> Farde BZ 118/202, AG.

<sup>(147)</sup> Einen ermordeten Kameraden, BZ, 29-3-44, p. 6.

<sup>(148)</sup> Papiers J. Frank.

<sup>(149)</sup> BOCK, op. cit., p. 33.

<sup>(150)</sup> Papiers J. Frank.

<sup>(151)</sup> Le 15 septembre, Robert Schmelzer était déjà au service d'un autre journal, le Kölnischer Zeitung. Tout comme beaucoup d'autres anciens rédacteurs du BZ, il poursuivit après la guerre une carrière couronnée de succès dans la presse allemande. Papiers J. Frank.

opinions émises par le Brüsseler Zeitung ne peut être tirée ici parce que cet aspect n'a été traité qu'en passant dans cet article. Mais nous pouvons formuler quelques remarques de nature plus générale sur la presse dans un système totalitaire.

Ce qui sautait immédiatement aux yeux dans le cas du Brüsseler Zeitung, c'était la qualité du journal, universellement reconnue. Le journal apporta-t-il ainsi la preuve qu'une presse de qualité est également possible sous un régime totalitaire? Si l'on entend par là une publication qui fournit une information aussi complète que possible, accompagnée de commentaires sérieux, dans une présentation soignée, la réponse peut être partiellement positive. Les commentaires étaient bien étoffés et souvent d'une structure logique, encore que tendancieux et faussés. La présentation du journal était d'un niveau exceptionnel. L'information couvrait tout l'espace disponible, ce qui constitue un tour de force assez remarquable lorsqu'on sait que tout au long de cinquante mois le Brüsseler Zeitung ne compta jamais plus de quinze rédacteurs. En ce qui concerne le contenu, l'information était plutôt maigre, car on maniait délibérément la distorsion, l'occultation et le mensonge. En cela il dépendait en effet de ses dirigeants, de sorte que sur ce plan il n'aurait jamais pu devenir un bon journal. Cette dépendance était précisément le point faible du Brüsseler Zeitung. En 1940 il parut sur le marché comme un journal de qualité parce que l'Etat qui le dirigeait atteignait alors au faîte de sa puissance. Mais lorsque cela commença à aller mal, le Brüsseler Zeitung devait automatiquement en pâtir également et disparaître avec lui.

Pour conclure, il convient de signaler aussi les hommes derrière le journal : Rolf Rienhardt, Rudolf Sparing et les autres rédacteurs. Le Brüsseler Zeitung était le produit de conceptions de la presse plus réalistes et plus pragmatiques dans un système totalitaire et il était dirigé par une administration d'occupation qui pensait plus ou moins en ces termes. En généralisant, nous pouvons dire que la plupart des rédacteurs du Brüsseler Zeitung, tout comme plusieurs militaires de l'administration d'occupation, appartenaient par leurs convictions à une tendance qui se manifeste généralement au bout de quelque temps dans un système totalitaire établi de façon plus ou moins révolutionnaire. Lorsque les combattants fanatiques de la première heure sont devenus plus âgés et que l'adversaire d'autrefois est éliminé ou récupéré, les personnalités plus pragmatiques s'imposent automatiquement. Ce sont souvent des hommes qui cultivent des idées plus réalistes et plus terre-à-terre que ceux qui font la loi au début. Ce qui est positif en eux, c'est qu'ils sont moins sanguinaires et meilleurs organisateurs que leurs prédécesseurs, sauf lorsque cela est mis au service de ceci. Cette évolution comporte toutefois un aspect hallucinant. Tout plaide en effet en faveur d'une compréhension à leur égard, car il faut beaucoup de courage pour choisir une issue telle que la résistance ou l'exil volontaire. Mais en définitive ce sont eux qui en viennent à considérer un système totalitaire établi comme normal et généralement accepté dans toutes ses conséquences. Et aussi longtemps que le régime tient bon, il n'y a peu ou rien à y faire.